



INTERDISCIPLINARY JOURNAL OF DECADENCE STUDIES

Volume 4, Issue 1

Summer 2021

Appréciation sur Baudelaire : « Relire ‘Une charogne’ : le corps et l’esprit de la décadence baudelairienne »

Régis-Pierre Fieu

ISSN: 2515-0073

Date of Acceptance: 1 June 2021

Date of Publication: 21 June 2021

Citation: Régis-Pierre Fieu, ‘Appréciation sur Baudelaire : « Relire ‘Une charogne’ : le corps et l’esprit de la décadence baudelairienne »’, *Volupté: Interdisciplinary Journal of Decadence Studies*, 4.1 (2021), 188–90.

DOI: 10.25602/GOLD.v.v4i1.1534.g1647

volupte.gold.ac.uk



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License.

Goldsmiths
UNIVERSITY OF LONDON

Appréciation sur Baudelaire
« Relire ‘Une charogne’ : le corps et l’esprit de la décadence baudelairienne »

Régis-Pierre Fieu

Université du Québec à Montréal

Si *Les Fleurs du Mal* était une cathédrale, « Une charogne » serait sa charpente. « Spleen LXXVIII » ou « Le serpent qui danse » sont certes des rouages majeurs de la mécanique décadente du poète, mais rien n’égale « Une charogne », corps et esprit de la décadence baudelairienne. À travers ce poème, Baudelaire fait la synthèse de son art et se permet de surcroît de rappeler la vocation magique du poète quasi-démiurge. « Une charogne » n’est pas une simple provocation de dandy, d’esthète décadent, c’est également un poème nécromancien et une trace de l’esprit antimoderne de son auteur, ce qui nous semble primordial de rappeler à l’heure où nous nous apprêtons à célébrer le bicentenaire de sa naissance et où le mot « modernité » sera sur toutes les lèvres.

Le cœur du projet baudelairien tient en la description morbide d’un cadavre ravivée par le souvenir d’une promenade en agréable compagnie. « Une charogne » se révèle une provocation double. C’est tout d’abord une parodie de Ronsard sous forme décadente. « Mignonne allons voir si la rose » devient « Rappelez-vous l’objet que nous vîmes, mon âme », et le rappel de la mort imminente des deux dernières strophes renvoie à la classique obsession du poète de la Pléiade pour la séduction sous forme de chantage, la femme aimée étant sommée de répondre aux avances de l’artiste fameux, seul capable d’immortaliser son corps pourrissant. « Cueillez dès aujourd’hui les roses de la vie ! » écrit ce cher Ronsard, tandis que Baudelaire, plus subtil peut-être, enjoint sa compagne à expliquer à « la vermine » qu’il a fait son travail de poète.

La seconde provocation est plus subtile. En disposant sous le regard une charogne qu’il dissèque et poétise, Baudelaire rappelle à son époque la vérité de la mort. Dans son essai *Le XIX^e siècle à travers les âges*, Philippe Muray explique que la véritable révolution qui s’opère, avant 1789, est celle de 1786, soit la disparition du Cimetière des Innocents. D’après Muray, le « dixneuvièmisme » est cette volonté de faire disparaître le Mal, le péché originel, toutes ces

conceptions chrétiennes obsolètes qui peuvent empêcher l'Homme de trouver le bonheur. Ainsi, le Cimetière des Innocents, terrifiant rappel de la Mort au cœur de Paris, se devait de disparaître du regard dans une société de plus en plus hermétique à l'idée de Mal, de Mort et de souffrance.¹ Baudelaire apparaît dès lors comme un antimoderne, lui qui, dans *Les Fleurs du Mal*, joue avec des thèmes certes souvent licencieux, mais aussi foncièrement catholiques et, de fait, pratiquement réactionnaires. « Une charogne » ne doit pas être seulement lu comme un poème décadent à l'esthétique fin-de-siècle, mais également comme le contre-pied d'une époque qui commence à vouloir couvrir cette mort qu'elle ne saurait voir.

Le pouvoir démiurgique du poète est ravivé dans « Une charogne » d'une façon bien plus subtile que les vers somme toute tape-à-l'œil de « L'albatros ». Le poète n'est plus seulement représenté comme un esthète incompris qui souhaite être délivré des pesanteurs du réel, il devient ce magicien rimbaldien, qui bénéficie d'un œil unique et insuffle la vie à sa création. Si « le corps, enflé d'un souffle vague | vivait en se multipliant », c'est bien parce que le poète l'anime par le langage et non seulement parce que Baudelaire décrit le cadavre. Le pouvoir poétique confère à ce corps décomposé un souffle artistique, soit la « musique » ou la peinture (« toile »). La charogne baudelairienne prend vie dans le poème, par un effet nécromantique pervers : le poète renoue avec l'obsession décadente pour l'artifice et la création divine, souvent moquée ou pervertie. Tandis que Raoule de Vénérande crée un automate à partir du cadavre de son amant dans *Monsieur Vénus* de Rachilde, Baudelaire confère la vie à un cadavre le temps d'un poème à la gloire de l'esthétique. Alors Baudelaire, poète vaudou ? Disons plutôt nécromancien, conscient de la toute-puissance du langage et de l'oralité primaire de l'art poétique.

Enfin il est essentiel d'affirmer que Baudelaire, poète de la modernité, était surtout un antimoderne carabiné. C'est là tout son paradoxe, déjà commenté par Antoine Compagnon.² « Une charogne » peut dès lors être lu comme une métaphore filée dédiée à une société haïe. Cette « femme lubrique », au « ventre plein d'exhalaisons », ne serait-ce pas la République, détestée par le poète ?³ Et ces « noirs bataillons de larves », ne serait-ce pas l'engeance républicaine ? Enfin que

dire de ce fameux vers « On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague, | Vivait en se multipliant » si ce n'est qu'il pourrait être la métaphore d'un pays déserté par toute spiritualité, et dont le terme « vivait » ne peut s'appliquer que dans un sens basement biologique.

Relire « Une charogne » c'est donc se souvenir d'un Baudelaire radical, provocateur, antimoderne à l'origine de la modernité poétique, étrange catholique décadent et esthète fin-de-siècle. Célébrer Baudelaire c'est embrasser tout cela à la fois, c'est méditer sur le corps et l'esprit de sa poésie.

¹ « Pour que le XIX^e siècle soit possible, pour qu'il puisse naître avec toute l'originalité que, j'espère, on verra se dessiner au fil des chapitres qui vont suivre, pour qu'il devienne ce qu'il devrait être, mais aussi et d'abord pour qu'il commence, il a donc fallu et peut-être suffi que le voisinage innocents-macchabées, cette mitoyenneté insupportable, apparaisse brusquement comme abominable. Qu'on y introduise une contradiction, une opposition, un ensemble de lois séparantes. » (Philippe Muray, *le XIX^e siècle à travers les âges* (Paris : Gallimard, 1999), p. 25.)

² Dans son ouvrage *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes* (Paris : Gallimard, 2016).

³ « Nous avons tous l'esprit républicain dans les veines, comme la vérole dans les os, nous sommes démocratisés et syphilisés. » Charles Baudelaire, *Pauvre Belgique !, Œuvres complètes* (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », II, 1976), p. 961.